

loge romain, veut qu'il ait été évêque de Narbonne. Le Martyrologe gallican en fait un martyr¹. Nous avouons que pour notre part, nous ne nous sentons pas enclin à combattre les vieilles traditions ; leur témoignage nous paraît être beaucoup plus digne de respect que l'érudition douteuse des critiques, et aucun des arguments qu'on leur oppose n'a jamais fait sur notre esprit une impression décisive.

1. Moréri, *Dict. hist.*, art. *Sergius Paulus*.

CHAPITRE IX

Satan. — Pergé. — Antioche de Pisidie. — Discours de saint Paul. — Rupture avec les Juifs. — Départ

Tout semblait devoir retenir les Apôtres à Paphos et dans l'île de Chypre : la conversion du proconsul et d'un grand nombre d'habitants, la reconnaissance, l'admiration, l'amour des convertis, la victoire enfin remportée sur l'enfer et sur la magie, fille de l'enfer. Saint Bonaventure a fait quelque part une remarque très profonde, et qu'il importe de s'inculquer dans l'esprit et de se graver dans la mémoire, si l'on veut se former une idée vraie des combats et des triomphes de saint Paul. Voici cette remarque : Avant l'avènement de notre doux Sauveur, le démon possédait presque partout ici-bas une double puissance, celle d'attraction, et celle d'impulsion ou suggestion.

Le démon n'a plus guère aujourd'hui, dans les pays chrétiens, que la seconde de ces puissances. Celui qui y attire les âmes, c'est le divin Crucifié pendu à sa croix, c'est Jésus !

Jésus est adorable et adoré ; il est aimable, et tendrement, généreusement aimé ; il crée dans les cœurs une passion qui va jusqu'à l'héroïsme.

Satan au contraire épouvante. Ce n'est plus le charmeur qui par l'éclat et la volupté de son culte,

par ses oracles, par ses augures, par ses incantations, par ses apparitions, par une multitude de phénomènes extraordinaires, troublait les intelligences, entraînait les volontés, fascinait et dépravait les sens. La magie peut bien exister toujours ; mais elle a reçu le nom déshonorant de sorcellerie. Obligée de se cacher autrefois chez le petit peuple juif que Dieu s'était réservé et choisi, elle se cache de même dans nos sociétés conquises et civilisées par le Christ. Satan, prince expulsé, fuit la lumière et se réfugie au sein des ténèbres. Parmi nous, Satan ne s'occupe plus ostensiblement de magie. En Chine, au Thibet, aux Indes-Anglaises, en toute terre païenne, il a conservé publiquement sa double puissance ; mais en terre chrétienne, il n'a d'autre puissance manifeste et officielle que celle de la suggestion : c'est le Tentateur !

Hélas ! diminué de la sorte, il a encore trop de succès par notre faute ; mais il était autrement redoutable pour saint Paul et pour les premiers prédicateurs de l'Évangile : ils le trouvaient toujours à la fois suggestif et attractif ; et ils le trouvaient quelque part qu'ils allassent, lui, ses faux miracles, et ses magiciens. « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du démon, parce que la lutte n'est pas pour nous contre la chair et le sang ; elle est contre les princes et les puissances, contre ceux qui régissent les ténèbres de ce monde, contre les esprits angéliques mauvais¹. »

1. *Ephés.*, vi, 11-12.

Victorieux dans l'île de Chypre, saint Paul s'embarqua à Paphos, avec ceux qui l'accompagnaient, pour Pergé de Pamphylie¹.

La Pamphylie tirait son nom ou d'une fille de Rhacius et de Manto, nommée Pamphyle, — et c'est l'opinion d'Étienne de Byzance, — ou de sa population mêlée d'aborigènes, de Ciliciens et de Grecs, et c'est l'opinion d'Hérodote². Très certainement le mot *Pamphyle* est composé de deux mots grecs qui signifient « toute tribu ». Bornée à l'ouest par la Lycie, à l'est par la rivière Mélas, au sud par la Méditerranée, et au nord par la Pisidie, la Pamphylie est généralement montagneuse. Ses habitants comme leurs voisins les Ciliciens, se livraient au commerce maritime et à la piraterie.

Pergé était bâtie sur le Cestrus, aujourd'hui l'Aksu, dans un site délicieux entre les collines qui bordent la vallée du fleuve, en face de Paphos, au golfe de Pamphylie. De Paphos à Pergé la distance n'était pas grande : il y avait à traverser la mer Intérieure. La divinité particulièrement honorée à Pergé était Diane ; elle y était appelée Pergéenne, et Strabon nous apprend qu'elle y avait un temple fameux, construit sur une hauteur. La ville est tout à fait abandonnée ; de son antique splendeur il reste les ruines d'un théâtre, d'un stadium, d'un aqueduc, et de quelques édifices. Elle fut pourtant le siège d'un évêché, et ses évêques la représentèrent aux conciles de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine ; à Éphèse, c'était Bérérianus, et Épiphane à Chal-

1. *Act.*, xiii, 13. — 2. Lamartinière, *Dict. géogr.*

cédoine. L'évêché fut supprimé sous Théodose le Jeune.

Jean Marc n'avait pas suivi à Pergé saint Paul et ses compagnons. S'était-il senti chanceler dans sa vocation de missionnaire ? Avait-il été pris de nostalgie ou du désir de revoir sa famille, sa mère ? Quelque désaccord l'éloignait-il de l'apôtre ? Les *Actes* gardent à cet égard un discret silence. Nous pouvons seulement conclure du texte sacré que saint Barnabé et Marc n'étaient pas les seuls compagnons de saint Paul, puisqu'il s'embarqua à Paphos avec ses compagnons, et que cependant Marc le quittait là¹. L'île de Chypre étant située entre Pergé et Jérusalem, Marc qui retournait à Jérusalem aurait tourné le dos à la Ville sainte, but de son voyage, s'il s'était embarqué avec saint Paul et ses compagnons, pour se rendre à Pergé.

Saint Paul et saint Barnabé ne firent que traverser² le territoire pamphylien, Antioche de Pisidie les attirait. C'était la capitale d'un district montagneux et sauvage, bordé par la Pamphylie au sud, et des autres côtés par la Phrygie.

Antioche de Pisidie avait été fondée, si nous en croyons un savant français, par les Magnètes de Magnésie du Méandre³; mais, d'autres auteurs disent par Séleucus Nicator, mort 281 ans avant J.-C. Dans cette dernière hypothèse, c'était une ville relativement jeune du temps de saint Paul. Elle s'appelle aujourd'hui Yalobatch. Située au midi

1. *Act.*, XIII, 13. — 2. *Act.*, XIII, 14. — 3. Texier, *Unicers, Asie-Mineure*.

d'une chaîne de montagnes qui s'élève entre la Pisidie et la Phrygie, elle eut son importance sous les Séleucides; mais elle subit en peu d'années des fortunes bien diverses. Elle appartenait d'abord à la Syrie; une guerre éclata, et après la bataille de Magnésie, 190 ans avant J.-C., elle fut annexée à Pergame. Elle tomba ensuite au pouvoir des Romains, ces conquérants prédestinés de l'univers, et elle devint la capitale d'une province romaine. Le voyageur moderne admire encore à Yalobatch un temple de Bacchus, un théâtre, une église¹, ou plutôt les restes de ces édifices: mais il doit, s'il est chrétien, se recueillir et songer à saint Paul. Lorsque ce temple de Bacchus et ce théâtre resplendissaient de toute leur magnificence, et avant que cette église ne fût construite, le grand apôtre fit dans la cité disparue une déclaration qui marque dans sa vie et dans l'histoire des Gentils convertis. C'est à Antioche de Pisidie que poussé à bout par l'opposition fanatique des Juifs, le Juif saint Paul prononça ces paroles à jamais mémorables: « Voici que nous nous tournons vers les Gentils². »

Il est probable, qu'en passant de Pamphylie en Pisidie, les missionnaires avaient remonté le cours du Cestrus jusqu'à la chaîne du Taurus. Arrivés à Antioche, sur l'autre versant des monts, ils ne manquèrent pas de se rendre à la synagogue, le jour du sabbat. S'il n'y a pas lieu de s'étonner de rencontrer à cette époque des synagogues juives en dehors

1. W. Smith, *Manual of ancient geography*; W. H. Barlett, *Footsteps of our Lord*. — 2. *Act.*, XIII, 46.

de la Judée, dans certaines villes, il y a moins lieu encore d'être surpris de trouver des Juifs et une synagogue juive à Antioche de Pisidie; car cette ville était d'origine syrienne et la Judée relevait de la province romaine de Syrie.

La coutume de lire la loi dans les réunions publiques de la synagogue datait, disent les Juifs, de l'an 178 avant J.-C. La loi avait été divisée pour ces lectures en cinquante-trois sections, et cette division est attribuée à Esdras. On lisait une section chaque samedi; mais on était bien obligé d'en lire deux un de ces samedis, pour achever le saint Livre dans l'année, qui n'a que cinquante-deux semaines. La fête des Tabernacles était le *triomphe de la loi*, ou la *joie de la loi*, parce que la lecture des cinquante-trois sections de la loi se terminait à cette fête. L'impie Antiochus Épiphanes ayant interdit cette lecture, et ayant même ordonné de brûler la loi, les Juifs fidèles en sauvèrent le plus grand nombre possible d'exemplaires, et décidèrent qu'on lirait dans les synagogues, à la place du texte prohibé et condamné au feu, quelques passages choisis des prophètes dont les expressions semblaient se rapprocher davantage du *Pentateuque*. La loi et le *Pentateuque* sont un seul et même livre. Lorsque revint la liberté, les Juifs reprirent dans les synagogues la lecture de la loi; mais alors un sentiment délicat et touchant les porta à ne point supprimer pour cela la lecture des prophéties. La section prophétique était désignée par un nom qui la distinguait de la section mosaïque: elle s'appelait la section de *renvoi*, parce

que le peuple s'en allait après l'avoir entendue. C'était ce qu'est le dernier évangile à la messe catholique. Néanmoins, le peuple ne se séparait pas encore, si un des assistants se chargeait de commenter le texte prophétique qu'on venait de lire. Les chefs des synagogues aimaient à prier les étrangers de passage, et surtout les Rabbis, de vouloir bien faire de telles gloses¹.

Ceci nous explique le texte des *Actes*: « Après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue envoyèrent dire à Paul et à ses compagnons: « Frères, si vous avez quelques exhortations à adresser au peuple, vous pouvez parler. » Et, Paul se levant, et imposant silence de la main², « démontra par un discours très simple, très persuasif et très concluant, le caractère messianique de Jésus, dont il affirma la résurrection, comme témoin. Il en avait le droit, puisque J.-C. ressuscité s'était manifesté à lui. Saint Paul dit donc: « Israélites, et vous qui craignez Dieu, écoutez³. » Ce début nous apprend immédiatement que les Juifs ne formaient pas à eux seuls l'assemblée. Il y avait aussi probablement des prosélytes, et peut-être même des Gentils en voie de conversion. Cependant saint Paul s'attache à parler spécialement des Juifs.

« Le Dieu du peuple d'Israël a élu nos pères, et il a exalté ce peuple, lorsque nos pères habitaient la terre d'Égypte, et il les a tirés de l'Égypte par la puissance de son bras, et pendant une durée de quarante ans il a supporté leur conduite dans le désert, et détrui-

1. Gill., *in loc.* — 2. *Act.*, xiii, 16. — 3. *Act.*, xiii, 16.

sant sept nations au pays de Chanaan, il a partagé leur terre par le sort. »

Le *Deutéronome*¹ nous fait connaître ces sept nations : ce sont les Héthéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phérézéens, les Hévéens et les Jébuséens. Mais il ya ici une notable différence entre le texte latin de la Vulgate, conforme au texte grec du Codex Vatican et du Codex Alexandrin, et le texte de la septième édition grecque de Tischendorf. Ce dernier dit : « Et après cela, durant quatre cent cinquante ans environ, jusqu'à Samuel le prophète, il leur a donné des juges. » La Vulgate, d'accord avec le Codex Vatican et le Codex Alexandrin, dit : « Il a partagé entre eux leur terre par le sort après quatre cent cinquante ans environ, et ensuite il leur a donné des juges jusqu'à Samuel le prophète. » Comment admettre, si on a lu le *Pentateuque*, que depuis le commencement du partage de la Terre-Promise jusqu'aux juges, il faut compter quatre cent cinquante ans ?

« Plus tard, nos pères demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin. Il régna quarante ans. Et Dieu l'ayant écarté, leur choisit pour roi David, à qui il rendit témoignage, en disant : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui fera toutes mes volontés. »

Nous lisons dans le troisième livre des *Rois* : « La construction de la maison du Seigneur fut commen-

1. *Deuteron.*, VII, 1.

cée la quatrième année du règne de Salomon, au mois de Ziv, qui est le second mois, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte. »

Si l'on adopte le texte de Tischendorf, il y a un écart de quatre-vingt-quatorze ans ; et si l'on adopte le texte de la Vulgate, il faut ajouter à ce nombre les trois cent cinquante-six années que les chronologistes accordent aux juges. On peut, en acceptant le texte de Tischendorf, admettre qu'un copiste aura écrit par méprise quatre cents au lieu de trois cents, et que d'autres copistes auront répété l'erreur sans vérifier. Les *amannenses* ont toujours été sujets à se tromper de la sorte, et ni la croyance dogmatique, ni la loi morale ne sont ici en cause. Avec la solution proposée par nous, il y a bien encore six ans d'écart ; mais c'est peu de chose, si l'on veut bien réfléchir que ces six ans ont pu s'écouler entre l'arrivée des Israélites en vue de la Terre-Promise, et la conquête définitive de cette terre. Nous devons constater, pour être complet, que l'Ancien-Testament ne nous apprend pas combien de temps régna Saül.

« Samuel dit à Saül : Tu n'as pas gardé les commandements que t'avait faits le Seigneur ton Dieu. Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur, et lui a ordonné d'être le chef du peuple, parce que tu n'as pas obéi au Seigneur¹. » « J'ai trouvé David mon serviteur, et je l'ai oint de mon huile sainte². » Saint Paul a résumé ces deux textes en un seul, et a dit dans la synagogue d'Antioche de Pisidie : « Dieu,

1. *I Rois*, XIII, 13, 14. — 2. *Ps.*, LXXXIX, 21.